

4. Brice de Malherbe. « L'homme nouveau, utopie de la bioéthique »

I. L'homme nouveau, utopie de la bioéthique

Le projet bioéthique, s'appuyant sur la puissance technologique et utilisant le savoir médical comme un de ses instruments privilégiés, se substitue à la religion – chrétienne en Occident – qu'elle a déclarée obsolète, en proposant l'utopie d'un homme nouveau. Hans Jonas, dans le *Principe Responsabilité* montre que ces utopies modernes qui veulent réaliser pour de bon une société idéale jouent sur deux types de convictions : 1) La notion de nature humaine serait devenue obsolète. 2) Il serait désormais possible (par la technique notamment) de restituer à l'homme la plénitude de son être : « La *technologie*, comme pouvoir efficient en soi », contient déjà une « dynamique *quasi utopique*¹ ». L'*homo faber* a pris le pas sur l'*homo sapiens* dont il était autrefois l'esclave. Trois moments peuvent être dégagés :

- En 1971, Van Rensselaer Potter ouvre son livre² par les dix commandements du bio-éthicien. Il présente la bioéthique comme une volonté de sauvegarder un monde menacé par l'utilisation inconsidérée du développement formidable de la biologie, en réconciliant savoir scientifique et sagesse humaniste. Pour lui, l'homme est une machine emportée par l'évolution (biologique et culturelle), qui doit – pour survivre – transformer son environnement et sa biologie. Potter s'est notamment inspiré du zoologiste Theodosius Dobzhansky, pour qui « rien en biologie n'a de sens, si ce n'est à la lumière de l'évolution »³. Il en vient à tout considérer en termes d'évolution, y compris les champs culturels et religieux. L'utopie bioéthique ne peut conduire qu'au façonnement d'un homme nouveau par l'homme lui-même, sans Dieu.
- Le dernier chapitre du livre de H. T. Engelhardt, *The Foundation of Bioethics*, (1996) a pour titre *Reshaping Human Nature*. Pour lui, nous sommes désormais livrés au *fatum* d'un monde sans foi, d'où Dieu a été évacué. Dans un univers livré au hasard des mutations génétiques fruits de la sélection naturelle, l'humanité peut non seulement créer ses propres valeurs morales mais également « remodeler la nature humaine⁴ ». Le tout est d'augmenter le plaisir et d'éviter la souffrance, principe utilitariste qui conduit au nihilisme, jusqu'à préférer des expériences virtuelles à l'existence réelle. Selon ce principe, l'homme peut échapper à la finitude et choisir sa propre destinée. Pour Engelhardt les possibilités ouvertes par le développement biotechnologique fournissent à la culture relativiste l'équivalent séculier de ce que la tradition chrétienne appelle divinisation de l'homme. (Engelhardt est de tradition orthodoxe).
- Un dernier courant pousse cette utopie à son excès : les transhumanistes. Nick Bostrom, philosophe suédois enseignant à Oxford et président de la *World Transhumanist Association*, définit le transhumanisme comme : « Un mouvement culturel, intellectuel et scientifique, qui affirme le devoir moral d'améliorer les capacités physiques et cognitives de l'espèce humaine et d'appliquer les nouvelles technologies à l'homme, afin de pouvoir éliminer les aspects non désirés et non nécessaires de la condition humaine comme la souffrance, la maladie, le vieillissement, et enfin, la mort.⁵ » Il s'agit « d'améliorer l'homme » ou encore de « réélaborer la

¹ H. JONAS, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, trad. J. Greisch, Paris, Cerf, "Passages", 1997, p. 298.

² Cf. V. R. POTTER, *Bioethics, Bridge to the Future*, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall Inc., 1971.

³ T. DOBZHANSKY, « Nothing in Biology Makes Sense Except in the Light of Evolution », *The American Biology Teacher*, 1973.

⁴ Cf. H. T. ENGELHARDT, *The Foundations of Bioethics*, New-York, Oxford University Press, 1996², p. 411.

⁵ N. BOSTROM, *Intensive Seminar on Transhumanism*, Yale University, 26 June 2003. Cf. <http://www.nickbostrom.com>. Je m'inspire ici de l'article d'Elena Postigo Solana, *Transumanesimo e postumano : principi teorici e implicazioni bioetiche*, *Medicina e Morale*, 2009/2, p. 271-287.

condition humaine »⁶ à travers quelques moyens dont le premier est la sélection prénatale eugéniste et le dernier est le transfert du « vécu subjectif » prétendument stocké par le cerveau soit à un autre organisme (transplantation du cerveau), « soit dans un substrat purement matériel et digital »⁷. Ce projet présente un indéniable dualisme, puisqu'il favorise une intelligence désincarnée, au dépend d'un corps dont il faudrait – à terme – se débarrasser.

De Potter aux transhumanistes, on voit se développer une exaltation prométhéenne de l'homme qui est en même temps un anéantissement de l'homme tel qu'il est, puisqu'il faut « l'améliorer », jusqu'à créer « de nouvelles espèces ».

II. L'homme nouveau, dans la théologie paulinienne

A *contrario*, par l'incarnation du Fils de Dieu qui va jusqu'à la kénose, l'anéantissement sur la croix, l'espérance chrétienne propose un mouvement inverse, où Dieu choisit la chair de l'homme, pour l'emmener jusqu'en sa gloire. C'est en s'abaissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix (cf. Ph. 2, 8), que le Christ Jésus élève l'homme à une dignité insoupçonnée.

Selon Paul c'est à partir de la nouveauté absolue du Christ que « se détermine l'existence humaine »⁸. Cela nécessite une conversion qui se vit en deux temps : « dépouiller le vieil homme qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes », puis « revêtir l'homme nouveau », celui « qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité » (4, 22-24). Revêtir l'homme nouveau implique une rupture vis-à-vis de tout ce qui éloigne de Dieu. Cette rupture rétablit en revanche le disciple du Christ dans une continuité : la continuité avec le dessein originel de Dieu. Revêtir l'homme nouveau par son union avec le Christ signifie être rétabli dans la vérité de son être, chaque homme étant voulu « dès avant la création du monde » pour être « saint et immaculé » en la présence de Dieu, « dans l'amour » (cf. 1,4).

III. Une porte étroite : l'harmonie des savoirs selon Newman

A la racine de la prétention salvatrice du projet bioéthique, il y a un postulat épistémologique : la connaissance expérimentale des phénomènes quantifiable est le seul critère de la compréhension de l'homme et de son univers, ce que déjà pensait Bacon.

Avec grande lucidité, l'universitaire et théologien britannique John Henry Newman (bienheureux), critiquait en 1852 les héritiers de Bacon qui se targuaient de détenir la seule explication de l'univers. La thèse de Newman est d'affirmer que la connaissance est une parce que son objet, l'univers, est un. La théologie, comme toute science, a besoin des autres sciences, et les autres sciences ont besoin d'elle. Ainsi – dit-il avec lucidité - « si l'éthique (*ethics*) était bannie, son territoire disparaîtrait bientôt au terme d'un traité de partition si l'on peut dire entre le droit, l'économie politique et la physiologie ». Or, n'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui, avec cette « bioéthique » qui est finalement devenue un bio-droit ?

Pourtant, entre les méthodes déductives des sciences « dures » et les méthodes inductives de la philosophie et de la théologie, n'y aurait-il pas comme lieu de rencontre entre les deux, la place de l'expérience, pourvu que cette expérience soit appréhendée dans son intégralité, c'est-à-dire sans en écarter comme *a priori* non valable l'expérience vécue, afin d'honorer l'unité corporelle et spirituelle de l'être humain ?

Reprenant les suggestions du théologien Jean Mouroux, le Cardinal Joseph Ratzinger proposait trois degrés de l'expérience : Premier degré, l'expérience empirique, celle de la perception immédiate. Deuxième degré, l'expérience proprement expérimentale, où l'expérience des sens est éclairée par la réflexion, prend alors la valeur d'une connaissance et peut ainsi entrer dans une dynamique de l'expérience à partir de la maîtrise des objets étudiés. Troisième degré : celui de l'expérience « expérientielle » ou « existentielle » où le sujet de l'expérience accueille un objet qui lui échappe. C'est l'expérience de l'amour, de la création artistique, de l'élan religieux, qui inclut les deux premiers degrés. Seule la prise en compte de l'expérience existentielle permet de voir chaque personne comme elle est, « ouverte à la richesse du monde, des autres et de Dieu »⁹. C'est de son côté ce que l'Eglise catholique s'applique à faire, fidèle à une « vision intégrale de l'homme et de sa vocation, non seulement humaine et terrestre mais aussi surnaturelle et éternelle » (*Humanae Vitae* 7).

Mots clefs : Bioéthique, Homme nouveau, Transhumanisme, espérance, Newman, Potter, Engelhardt, Expérience

⁶ *Transhumanist Declaration*, cf. <http://www.humanityplus.org/learn/about-us/statements#TD>.

⁷ Cf. E. POSTIGO SOLANA, *Transumanesimo e postumano*, p. 279-280.

⁸ C. REYNIER, *L'épître aux Ephésiens*, Cerf, 2004, 146.

⁹ J. MOUROUX, *L'expérience chrétienne*, Aubier, 1961, p. 22.